

REVUE

DE

PRESSE

-

HÉLÈNE

ROCHETEAU



C'est ce qui s'appelle un coup de poing.

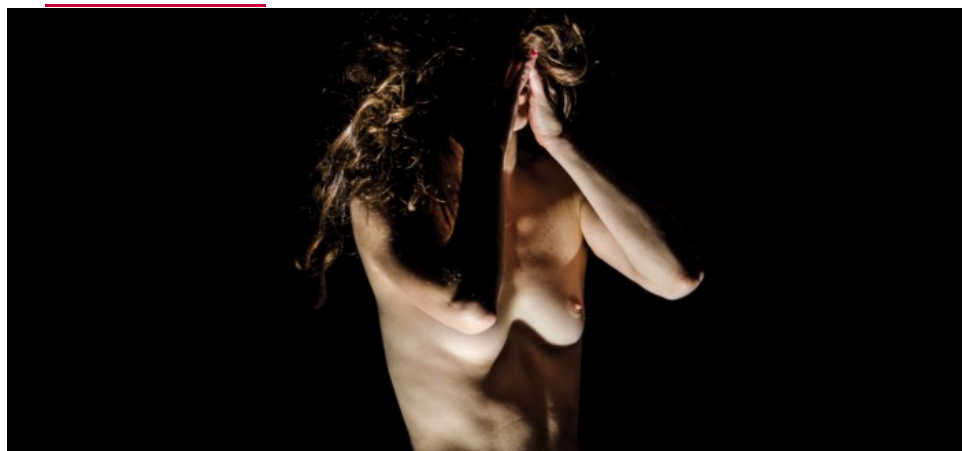
Un jour la danseuse Hélène Rocheteau rencontre le batteur Jean-Baptiste Geoffroy. Elle est séduite par la puissance de son jeu. L'envie de créer Blast est née. En résulte un choc où le corps anguleux d'Hélène Rocheteau est happé par la batterie dans un mouvement d'une rapidité extrême où tout le corps est relâché dans une possession. Le résultat est très sexuel dans cette sorte de pas de deux où il domine visuellement. Il l'avalera réellement. [Blast](#) est une expérience hallucinatoire très forte et très percutante. Ici, et peut-être que c'est là qu'il faut trouver la clé de lecture de *En-Joy*, le son provoque le corps, le tyrannise et le tord. Époustouflant.

Visuels :

En-Joy ©Benjamin Cofin

Blast ©Loran Chourreau

Set-Up ©Alain Monot



La nuit manquante

0

📅 Le 27 juin 2015

📍 L'Usine à Tournefeuille

Pour *La nuit manquante*, la danseuse et chorégraphe Hélène Rocheteau retrouve le batteur et créateur sonore Jean-Baptiste Geoffroy avec qui elle a travaillé pour *Blast*. Désireuse d'approfondir sa recherche sur un corps brut, imprévisible et insoumis, elle persiste et signe le premier volet de ce qui deviendra un triptyque.

Sa démarche expérimentale la mène vers des contrées peu ou pas explorées, vers des paysages sensoriels faits de multiples strates entre surface et profondeur, visible et invisible, formel et informel. Un peu comme dans un rêve finalement, mais au cœur d'un dispositif bien réel construit à partir de lumières manipulées en direct, créant alors ombres, trous noirs, gouffres mais laissant aussi apparaître des figures instables et à contre-courant de notre « normalité ». **Distordre. Brouiller. Désorienter. Déplacer les repères.** Car c'est bien de cela dont il s'agit : nous conduire dans un chaos sonore, semer le trouble et dans ce brouillard laisser venir le singulier, ce qui ne correspond à aucun modèle et refuse l'ordre établi. Et si nous nous arrêtons un instant afin d'envisager que l'étrange, loin d'être l'exception, puisse être au contraire une nouvelle règle de notre actuel rapport au monde ? Une pensée tellement à contre-courant...

La Nuit manquante#1 est un solo. Suivront un duo puis un projet collectif qui interrogeront la rencontre. Non plus un seul corps explorant ses forces fondatrices (primitives et archaïques), mais plusieurs entrant en confrontation. Pour l'heure, nous sommes invités à assister à une « plongée en soi » vertigineuse avec cette danse d'**Hélène Rocheteau** faite de vibrations, tensions et relâchements, sursauts, immobilismes, torpeurs et retours à soi. Un corps exultant, déversant toute sa mémoire sur le plateau et happant ainsi le spectateur présent à la cérémonie (rituelle ?). De ces moments quasi impossibles à raconter tant ils touchent au sensible... A vivre donc ! Promenons-nous dans **Les Nuits Bleues** et laissons sortir les monstres.

> Lieu : L'Usine à Tournefeuille

> [Retrouvez l'interview de Mathieu Maisonneuve directeur de L'Usine](#)



Abonnez-vous

et recevez chez

Recherche...

Rechercher

Paroles de ...



Christian Bernard, un poète-directeur contre les images vampires



Marc Van Maele, l'ancien banquier devenu passeur de films



Sébastien Bournac, le lauréat randonneur

📧 ABONNEZ-VOUS À NOTRE NEWSLETTER

E-mail *

Je m'abonne !



Un Soir Ou Un Autre

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

[ACCUEIL](#)

[ARCHIVES](#)

[À PROPOS](#)

helene rocheteau

13H53 27 OCT. 2015

La nuit et le jour

J'aime 2

Tweeter

G+1 0

Retour à l'obscurité, dans les profondeurs où se perd l'identité. Le solo d'Hélène Rocheteau fait la part belle à l'ombre. Avec en exergue une citation d'Hijikata, la danse évoque le buto plus dans ses préoccupations que par forme, dans l'attention qui s'abandonne à ce qui peut surgir du sombre et traverser l'individualité, à l'incontrôlé. Son et lumière brouillent les repères, les gestes de même. La musique est abrasive, matière originelle. Noir, le solo va à l'essentiel.

L'œuvre de Vania Vaneau y répond à la perfection, comme le blanc peut dialoguer avec l'obscurité. On est tenté de lire dans les deux œuvres les mêmes préoccupations, et des réponses à l'opposé. Blanc est un exaltant festival de couleurs, montre le corps et l'identité à l'épreuve des cultures, traversés par autant d'altérités. Ce corps est-il d'abord blanc et neutre, ou en souffrance? Il apparaît se libérer alors qu'il se charge d'incarnation en incarnation, dans un arc en ciel de travestissement, en une ronde extatique qu'encourage les boucles de musique. Il renait de ces rites, de la nudité originelle que pare et transforme des peintures multicolores.

La Nuit manquante d'Hélène Rocheteau et *Blanc* (en version intégrale) de [Vania Vaneau](#), à [Micadanses](#) le 20 octobre avec le festival ZOA.

Guy

[Blanc Teaser](#) from [vania vaneau](#) on [Vimeo](#).

ZOA continue le 27 octobre à Micadanses avec Enora Rivière et Mohamed el Khatib
photo de Florent Jarrigeon

Newsletter

S'INSCRIRE SE DÉSINSCRIRE

Entrer votre adresse email OK

Rechercher

Entrer votre recherche OK

Notes récentes

20h23 25 sept. 2016

Faut-il brûler Edmonde?

Pas de mystères: la pièce de Christine Armanger est...

21h52 24 sept. 2016

Ensembles

Seules contre le monde? Seules mais deux, ensembles....

12h41 21 sept. 2016

Des mutations

Discuter avec des gens à poils, cela paraît assez...

20h33 17 sept. 2016

Vestiges de l'amour

Faut-il que certains performeurs prennent leurs...

13h52 17 sept. 2016

Sous les soleils noirs

Perrine Valli manipule les symboles...

13h04 10 sept. 2016

Corps poésie

Une phrase écrite ce soir sur un morceau de papier fait...

12h41 10 août 2016

les fondamentaux du funk

Le festival Jazz en baie n'annule rien de...

11h36 24 juin 2016

Machine sensible

L'accueil est vibratoire, avec des...

21h07 30 mai 2016

A la folie

Il y a ici une qualité rare: la lisibilité. Sensible,...

17h16 28 mai 2016

A table

Rebecca Chaillon franchit d'évidence les...

Agnès Sevestre, qui dirige le festival depuis presque dix ans. Le théâtre de la «francophonie» vient peut-être combler une sorte de non-dit du théâtre français : en mettant des mots sur les crises, les injustices, les rapports de force et les guerres qui nous concernent désormais tous, même lorsqu'elles ont lieu très loin. Ainsi, l'un des spectacles les plus remarquables du festival 2015 : *Kamyon*, de l'auteur et metteur en scène flamand Mikael De Cock, raconte le voyage à travers l'Europe de deux réfugiées syriennes : une mère et sa fillette, qui partagent avec le public les affres de l'exil... et l'intimité de leur camion, le temps d'un spectacle qui fera sans doute le tour du monde. Tel pourrait être le fil rouge de ce festival qui installe, dix jours durant, le monde entier dans une capitale de province : être à l'écoute de l'autre, mais en toute intimité. Encore mieux : comprendre que l'autre parle la même langue. Une leçon qui porte évidemment bien au-delà de la francophonie. / JUDITH SIBONY /



Kamyon, de Michaël de Cock et Mesut Arslan, aux Francophonies.

LE FESTIVAL ZOA

Il porte bien son nom ce festival encore jeune qui a désormais quatre éditions à son actif et s'affirme comme un réservoir d'artistes de tempérament, un laboratoire de formes sans frontières, traversant les territoires de la danse, du théâtre et de la performance avec une liberté galvanisante et fédératrice. Son initiatrice, organisatrice et directrice, Sabrina Weldman, œil aguerrri pour tout ce qui concerne les propositions évoluant en marge du spectacle vivant, l'a imaginé comme une Zone d'Occupation Artistique venant

inscrire son identité plurielle en divers lieux du Marais (Micadanses, les Mairies du 3^e et 4^e arrondissement), invitant ainsi le spectateur à venir à la rencontre d'univers forts, à la découverte d'artistes aux singularités puissantes et non usurpées. Car l'une des qualités essentielles qui transparait dans cette programmation d'une teneur exceptionnelle et d'une cohérence rare dans sa diversité même, c'est son authenticité. Encore à petite échelle (sept artistes présentés sur quatre soirées), ZOA est le reflet exposé de la personnalité de sa génitrice, curieuse, audacieuse, âme défricheuse et flair sûr. Sa passion pour une création engagée, voire iconoclaste, son soutien pour les prises de risques sans filet, apparaissent, au terme de cette édition 2015, payés de retour tant ses choix irradient d'évidence. Outre des fidèles du festival, Mohamed El Khatib venu présenter *Moi*, Corinne Dadat pour la première fois dans la capitale et Stéphanie Lupo qui réaffirme avec *Danse ou crève* une approche performative de la scène, ZOA est l'occasion rêvée de voir de nouvelles têtes, des présences intenses allant expérimenter du côté du corps en transe et de l'identité comme Hélène Rocheteau avec *La Nuit manquante*, et Vania Vaneau avec *Blanc*, opposées et complémentaires, l'une explorant la part d'ombre de nos états d'être, l'autre la métamorphose, à travers l'incorporation en millefeuille de couches de costumes folkloriques hauts en couleurs. Quant à Enora Rivière, c'est son statut de danseuse qu'elle met à nu via un texte projeté qui pénètre corps et pensée dans le présent de leur interaction scénique. Le chorégraphe Vincent Lacoste imagine lui un solo kaléidoscopique porté par Mathias Dou irrigué par une recherche aux ramifications infinies autour de la qualité de mollesse. Reste Cécile Proust, dans une veine documentaire, qui s'appuie sur un dispositif de vidéos et d'enregistrements en direct, pour mieux ouvrir l'espace du théâtre au théâtre du monde, avec comme point de mire, les migrations humaines. Intimes, ritualisés, fouillant les abîmes de l'être ou connectés au réel, les spectacles présentés offrent un échantillon de regards singuliers, de paroles franches et sans détour sur le soi intérieur et l'autre alentour. Une leçon d'humanité autant qu'un manifeste artistique. / MARIE PLANTIN /

FESTIVAL SENS INTERDITS

Il est apparu comme sur un ring et d'un coup Roberto Farias a été l'incarnation ultime du festival international Sens Interdits qui s'est tenu dans diverses salles

SERGIO ARMSTRONG



La Nuit manquante, de Hélène Rocheteau, au festival ZOA.

de Lyon et l'agglomération du 20 au 28 octobre derniers. Co-auteur et acteur de *Acceso*, le Chilien a même accepté de rajouter une 4^{ème} date à sa série devant l'enthousiasme de spectateurs qui auront montré tout au long de la semaine une ferveur rarement vue dans les théâtres habituellement. Farias, mis en scène par le cinéaste Pablo Larrain, a fureté entre les rangées et déversé au visage d'un public grogoui l'histoire de son pays qui l'a abandonné le laissant aux curés qui le violaient mais qui eux au moins lui donnaient un peu d'amour ! Toujours à propos du Chili, Cristian Florès a dit la détresse de celui à qui a cru tuer Pinochet (Yo maté) et lui aussi a dû jouer une fois supplémentaire ce monologue qui permet de mesurer à quel point une dictature suinte dans les veines d'une population et la rend littéralement folle. Avec un contenu fort et aussi une esthétique radicale (ici un dénuement quasi total), ces spectacles sont à l'image de la plupart des treize autres qui ont traversé ce 4^e rendez-vous : du théâtre politique de résistance, le plus souvent véhiculé par un récit et non par une quelconque démonstration didactique (à ce jeu-là, *Speak* ou *Dehors* n'ont pas été convaincants). Autre événement, *Hate Radio*, de Milo Rau pour lequel fut reconstitué le studio de la radio rwandaise des Mille collines qui n'a cessé d'appeler au génocide. Ce témoignage absolument glaçant, et interprété magistralement s'adosse à une scénographie singulière car il n'est pas question, dans cette biennale, de soustraire l'art théâtral aux thématiques abordées sous prétexte que celles-ci sont puissantes. À sa manière, le prodigieux acteur Garniouze a su transplanter, son art en extérieur, dans la cour

des Ateliers Frappaz, pour dire en octosyllabes argotiques la vie d'un SDF d'après *Les Soliloques du pauvre*, de Johan Rictus. De façon plus chorale, mais avec la même colère, les jeunes allemands de Common Ground sont retournés à leurs origines, en ex-Yougoslavie se confronter au morcellement d'un peuple et livrent, grâce à Yael Ronen, artiste associée au Gorki Theater de Berlin, une pièce générationnelle décapante et agitée. De quoi clore en beauté ce festival que Patrick Penot, directeur et fondateur, a précisément conçu pour éveiller voire remuer les consciences en offrant un échantillon de ce que le théâtre fait de mieux et de plus risqué sans verser jamais dans la démagogie.

/ NADJA POBEL /

SERGIO ARMSTRONG



Acceso, de Roberto Farias, à Sens Interdits.